SERKADJI La conversion laborieuse d'une

Par Zineddine Sekfali

La prison de Serkadji, de sinistre mémoire, a reçu le 19 mars écoulé, après avoir été vidée des prévenus et condamnés incarcérés, la visite du ministre de la Justice, de la ministre de la Culture et du wali d'Alger, qui ont, par leur déplacement sur les lieux, officiellement consacré sa désaffectation en tant qu'établissement pénitentiaire et relancé, d'une certaine manière, sa conversion en musée. C'est là une heureuse nouvelle, je le crois volontiers, pour les habitants du quartier qui voient s'éloigner de leur voisinage un édifice potentiellement source de graves troubles et de dangers redoutables.

Personne n'a en effet oublié la grande mutinerie des 21-23 février 1995, qui s'est soldée par la mort d'une centaine de prisonniers et de quatre gardiens. C'est aussi une bonne nouvelle pour tous ceux qui, en raison de leur attachement à l'histoire, souhaitaient depuis longtemps que cette prison, verrue qui a prospéré en haut de La Casbah, devienne au plus vite un site historique et un lieu de mémoire. Il n'en reste pas moins que de nombreuses questions se posent. En effet, que faut-il en l'espèce entendre par musée ? Quel sera le contenu d'un tel musée ? Quels sont les buts qu'on s'est assignés en l'instituant ? Ce musée sera-t-il confiné au seul aspect pénitentiaire, stricto sensu ? Y traitera-on ou non des camps dits d'internement et des terribles centres de triage et de transit ? Y sera-t-il question de ces lieux où des crimes massifs ont été perpétrés et que l'on appelait centres de regroupement, mais qu'un célèbre homme politique français a eu le courage, en 1959, de qualifier de «camps de concentration» ?

Ce musée, tant attendu, sera-t-il national ou simplement régional, c'est-à-dire réservé aux détenus, prévenus, condamnés et guillotinés de la région d'Alger ou évoquera-t-il aussi les souffrances de tous ceux – Algériens ou non — qui entre 1954 et 1962 ont été privés de leur liberté à cause de leur combat contre le colonialisme et jetés dans d'autres prisons que Serkadji ? Y aura-t-il un espace et une place pour ceux, nombreux, qui ont connu les prisons de Fresnes, de la Santé et autres pénitenciers de France, ainsi que ceux qui ont été incarcérés dans les centres d'assignation à résidence «métropolitains» ? Telles sont, pour l'essentiel, les questions que l'on examinera ci-après. Au préalable, il convient de procéder à quelques mises au point. C'est-là tout l'objet de cette contribution.

De Barberousse à Serkadji

Serkadji s'appelait jusqu'en 1966 prison de «Barberousse». Contrairement à ce que pourrait suggérer son ancien nom, cette prison n'a pas été construite par les Turcs, mais par les Français en 1856 ; ce sont d'ailleurs eux qui, sur proposition d'un commandant du génie militaire, l'ont baptisée du nom de Baba Arroudj. Personne ne peut croire que cela a été fait, pour rendre hommage à ce valeureux chef de guerre. Qui du reste peut citer une seule prison baptisée du nom d'un grand amiral, d'un grand général ou d'un grand homme politique ? Personne, à mon avis. Il me semble au contraire qu'en donnant le nom de Barberousse à ce pénitencier, on visait un tout autre but : dénigrer et avilir un homme qui a donné du fil à retordre aux flottes et aux armées agressives et ivres de conquêtes territoriales de l'Occident chrétien. En liant dans l'esprit des gens et dans leur imaginaire le nom de Baba Arroudj à ce pénitencier colonial, on voulait marquer du sceau de l'infamie toute la période ottomane de l'Algérie, soit plus de trois siècles de notre histoire.

En somme, on exerçait une sorte de vengeance à effet rétroactif. N'oublions pas en effet que c'est Baba Arroudj, assisté de son frère Ishaq, qui, depuis trois siècles et moins d'une quarantaine d'années auparavant, prenant pour point d'appui la base navale de Jijel d'où ils avaient chassé les Italiens-Génois, ont libéré Béjaïa de l'occupation que lui faisait subir Pédro Navarro, puis détruisaient les fortifications espagnoles du peñón — ilôt rocheux transformé en une forteresse imprenable — qui menaçaient Alger. Les deux frères se lançaient ensuite à la conquête du reste du pays, dont ils allaient en vérité tracer les frontières telles qu'elles sont à ce jour. Ishaq mourra au combat près de Tlemcen. Baba Arroudj deviendra beylerbey de la Régence d'Alger. Rappelons ici, pour mémoire seulement, que l'Algérie n'était, avant l'avènement de Baba Arroudj, qu'un confetti de petites monarchies dominées par des roitelets.

En effet, le royaume de Tlemcen, qui s'était rétréci comme une peau de chagrin, était le vassal de l'Espagne (certains livres d'histoire rapportent que le dernier roi ziyanide s'était constitué, pour sa protection personnelle, une garde prétorienne formée d'Espagnols chrétiens !), Mostaganem avait un roi noir, Oran était un «préside» espagnol, c'est-à-dire un grand poste militaire fortifié d'où les Espagnols lançaient des expéditions armées contre les populations environnantes, la Kabylie était partagée entre deux rois, celui de Kouko et celui de la Qalaâ des Beni Abbès, Béjaïa et Jijel étaient, comme on l'a observé ci-dessus, sous occupation européenne, Constantine, Skikda et Annaba étaient sous la férule des Hafsides de Tunis, et dans le sud, Temacine avait été érigée par un obscure chef local en royaume ! Elles avaient donc totalement raison, les autorités algériennes de débaptiser la prison et de lui donner le nom de «Serkadji». Mais pourquoi ce nom précisément ? Et sera-t-il maintenu pour le musée qu'on va réaliser ?

Une conversion plusieurs fois reportée

Avant de tenter une réponse à cette question, il faut rappeler, vérité historique oblige, que la prison «Barberousse» a été totalement vidée le 6 avril 1965 de tous ses «pensionnaires» par le Président Ben Bella, puis fermée dans l'intention déclarée d'en faire un musée. Elle fut rouverte, dans une discrétion absolue, moins d'une année après parce que la prison d'El Harrach, déjà en surpopulation, n'était plus en mesure d'accueillir les nouveaux détenus que les juges d'instruction et les tribunaux d'Alger et de sa région lui envoyaient ! On recommencera à évoquer de nouveau la fermeture de Serkadji et sa transformation en musée à la fin de 1971, début 1972, avec la promulgation de l'ordonnance du 10 février 1972 portant code de l'organisation pénitentiaire et de la rééducation des détenus, aujourd'hui abrogée et remplacée par la loi du 6 février 2005, portant code de l'organisation pénitentiaire et de la réinsertion sociale des détenus. Le fait est que la prison de Serkadji a servi, durant toute cette période et jusqu'à mars 2015, de pénitencier car il n'y avait pas de solution de rechange… Il faut dire aussi que les priorités de l'Etat étaient en ce temps-là d'une toute autre nature ; les secteurs prioritaires étaient l'économie, l'industrie, l'agriculture, l'éducation, la santé, qui sont tous fortement consommateurs de capitaux… Il faut en outre se souvenir que les recettes provenant des ventes des hydrocarbures n'ont pas toujours été très abondantes, et qu'enfin, l'allocation des crédits était faite de façon plutôt parcimonieuse.

Le fait est que la prison de Serkadji a servi, durant toute cette période et jusqu'à mars 2015, de pénitencier car il n'y avait pas de solution de rechange… Il faut dire aussi que les priorités de l'Etat étaient en ce temps-là d'une toute autre nature ; les secteurs prioritaires étaient l'économie, l'industrie, l'agriculture, l'éducation, la santé, qui sont tous fortement consommateurs de capitaux…

Aujourd'hui en tout cas, un grand établissement pénitentiaire ayant «ouvert ses portes», si j'ose dire, pas loin d'Alger, à Koléa précisément, il est devenu possible d'y évacuer la population pénale de Serkadji.

Le musée est donc susceptible, si les travaux de restauration et de réaménagement sont confiés à une entreprise sérieuse et expérimentée, d'être inauguré dans un délai raisonnable.

S'agissant à présent du terme «Serkadji», il circule à ce sujet diverses explications, le plus souvent légendaires et fantaisistes. L'explication la plus plausible est celle d'après laquelle ce mot d'origine turque (cf. le livre *Mots turcs et persans conservés dans le parler algérien* du professeur Mohamed Ben Cheneb. Edition J. Carbonel. Alger 1922) signifie : fabricant et marchand de vinaigre et par extension de conserves au vinaigre. Or, il y avait à l'époque de la Régence, dit-on, sur les hauteurs de La Casbah, un marché de vinaigre et de conserves au vinaigre. Il se trouve aussi qu'il existe à Istanbul un quartier où il y a une gare et une station de taxis collectifs, qui s'appelle aussi Serkadji… Ce nom est donc celui d'un métier, devenu à l'usage, selon toute probabilité, celui du quartier où le métier fut jadis florissant et par voie de conséquence celui de la prison construite par les Français et qui culmine au-dessus de La Casbah.

Quel musée ? Pour quels objectifs ?

Le mot musée est un terme générique. Il existe en effet divers types de musées ; dans les musées des beaux-arts, on expose des tableaux, des sculptures, des œuvres d'art ; dans un musée archéologique, on trouve des statues, des colonnes, des fresques, etc. ; dans un musée militaire des armes de toutes sortes, des engins, des tenues et uniformes, des cartes, des plans de batailles… ; dans un musée des arts et techniques, des objets industriels, des instruments usuels, des machines ; dans un musée du type «Grévin» tels ceux de Paris et Londres, on expose des reproductions en statues de «people» et d'hommes célèbres…

Dans ce musée, tout doit être très simple et à la fois fortement évocateur, dramatique mais avec retenue, objectif et sans concession. Il est de surcroît impératif, pour monter un musée digne de ce nom, de consulter les personnes idoines, les experts, les muséologues, les historiens, les hommes de l'art, et éventuellement s'inspirer des musées étrangers. Dans cette affaire, il ne saurait y avoir de place ni à l'improvisation ni à l'amateurisme.

Le musée qu'on s'assigne de créer est forcément différents de tous ceux-là. Il ne s'agit point d'exposer je ne sais quels objets antiques ou quelles images. Ce que l'on cherche à créer, à travers ce musée, c'est un lieu de mémoire et d'histoire, un lieu de recueillement, où l'on pourra s'incliner à la mémoire des suppliciés et des morts, honorer les rescapés et les survivants, et maintenir vivace le souvenir de cette tragique période de la Révolution…